

## L'ÉCOLE MATERNELLE FACE À SES OBJECTIFS

### Conférence «Apprentissage et enseignement : une vision moderne de l'école maternelle»

Danièle Dumont - Décembre 2012 - Compte-rendu

Ce samedi 1<sup>er</sup> décembre 2012, pour l'avant-dernière conférence d'une année bien chargée, j'ai eu le plaisir de me rendre à Panazol. <http://www.mairie-panazol.fr/cadre-de-vie/presentation-et-situation.html>

Le Centre d'Animation Communal, agréé Centre Social et Education Populaire <http://www.cac-panazol.com/presentation>, m'y avait conviée dans le cadre de la 5<sup>e</sup> édition de l'opération « Un monde tous ensemble ». « *Aventure culturelle et intellectuelle qui contribue, peut-être un tout petit peu, à fabriquer un monde meilleur* », comme le soulignait son président Yves Gontier en ouverture de ces deux jours. Cette manifestation s'inscrit dans une démarche générale de participation active à la vie locale, au-delà même des murs de Panazol.

Il ne s'agissait pas d'une conférence pédagogique, bien sûr. Si le thème de ces journées (*Quelles démarches d'apprentissage ?*) m'a effectivement conduite à présenter les grandes lignes de ma méthode d'enseignement de l'écriture, le contenu, en substance, portait surtout sur ce qui sous-tend mon engagement : au-delà d'un objectif pédagogique de transmission d'un savoir, l'école, pour moi, se doit d'avoir l'ambition de doter l'enfant d'un savoir être. Mais pas n'importe lequel. Pas un savoir-être de faux semblants permettant de reproduire des attitudes sociales ou morales apprises, des connaissances culturelles engrangées mais bien, au contraire, un savoir-être d'individu libre, capable de fonder son jugement sur une réflexion autonome lui donnant une vision large et humaine du monde qui l'entoure.

Il n'y a pas si longtemps, j'ai lu que l'objectif était de « réussir sa maternelle pour réussir son CP ».

Cela m'a rappelé une enquête que j'ai menée dans le cadre de récentes études universitaires auprès d'enfants de grande section maternelle. La question initiale était : « Que fais-tu à l'école ? ».

- J'écris, me dit une petite fille.

Moi : Qu'écris-tu ?

La petite fille : J'écris des o

Moi : A quoi ça sert d'écrire des o ?

Après un bref instant de réflexion, elle me répond :

- Ça sert que quand on sera au CP et qu'on nous dira d'écrire des o, on écrira bien les o.

Moi : A quoi ça sert de bien écrire les o au CP ?

La petite fille : Ça sert que quand on sera au collège et qu'on nous dira d'écrire des o, on écrira bien les o.

On peut alors s'interroger sur ce que cette enfant, qui arrivait à la fin de son école maternelle, avait compris de la fonction de l'écrit et du projet de l'école pour ses élèves.

Un autre m'a répondu « *on écrit pour le bois* » et m'a expliqué dans son langage d'enfant que son père bûcheron notait sur un registre « *quand il faut couper le bois* ». Celui-là avait bien compris qu'écrire sert à mettre en mémoire des informations utiles à un usage différé.

Un troisième m'a dit qu'avec « *l'autre maîtresse* » (celle qui était en congés maternité) « *on écrivait des lettres* » et avec celle-ci (la remplaçante) « *on écrit pour écrire quelque chose* ». Cet enfant semblait avoir compris l'essentiel.

En fait, toute la question est là : que sera ce quelque chose ?

Il y a quelque 10 ou 20 ans, le responsable d'une structure d'alphabétisation à qui je proposais mes services m'a répondu en substance : « *Notre fonction est de répondre à la demande. Les gens viennent pour apprendre à écrire leur nom sur leurs feuilles de sécurité sociale. Nous leur apprenons donc à écrire leur nom. Pas question d'aller au-delà.* »

Cette structure-là n'avait donc pas même franchi un pas par rapport aux temps reculés où les manants signaient d'une croix et seuls les plus habiles - mais que savait-on de leur potentiel - écrivaient leur nom. Savoir écrire son nom, voilà donc l'objectif ? Est-ce émancipateur ? C'était il y a longtemps dira-t-on. Peut-être...

Quelques années plus tard, le hasard m'a fait prendre connaissance d'un travail proposé à des analphabètes dans le cadre du FLE (Français Langue Etrangère) : on les faisait « patouiller » dans la peinture, on leur faisait faire des lignes de graphisme et, in fine, on s'étonnait qu'ils soient découragés, jusqu'à l'abandon ou la dépression pour certains. Ces gens-là, d'une autre culture, de celle où la tradition orale transmet valeurs et savoirs, qui venaient là pour acquérir un savoir indispensable à l'intégration sociale dans notre pays, se trouvaient bien loin du projet d'émancipation qui les avait sans doute motivés.

Ecrire son prénom, faire des lignes de graphisme... voilà qui nous renvoie à notre propos : enseigner et apprendre à l'école maternelle.

Reconnaître son prénom, en petite section, écrire son prénom en moyenne section ; réaliser en grand les tracés de base de l'écriture (cercle, verticale, horizontale, enchaînement de boucles, d'ondulations en moyenne section), pratiquer des exercices graphiques conduisant à la maîtrise des tracés de base de l'écriture en grande section, tels sont les éléments essentiels de l'apprentissage de l'écriture selon les dernières instructions officielles (bulletin officiel du 19 juin 2008).

L'entrée dans l'écriture se fait donc par la reconnaissance du prénom. Le prénom est écrit sous la photo. La photo représente l'enfant. Un jour on enlève la photo, on laisse le prénom. L'enfant « le reconnaît ». En même temps il se reconnaît dans son prénom.

Qu'est-ce à dire ?

Si la photo représente l'enfant, l'enfant est en droit de penser que le prénom le représente. Par voie de conséquence il comprend que l'écrit représente l'objet. Ce qui est bien évidemment faux. L'écrit renvoie à l'oral, lequel, placé dans un contexte donné, fait sens (cf. Lorsqu'un enfant de maternelle écrit GATO, comment comprendre ce qu'il a écrit ? Tout dépendra de quel côté de la frontière des Alpes ou des Pyrénées on se place).

**La moyenne section, à défaut la grande section, devra donc déconstruire cette idée fautive, construction naturelle de l'enfant renforcée par la pratique pédagogique.**

Pour l'enfant son prénom le représente parce que cela correspond à ses représentations mentales, parce qu'il remplace la photo qui le représente, mais pas seulement.

Par définition, le nom propre est propre à celui qui le porte. Il ne le partage avec aucun autre (Kévin, n'est pas n'importe quel enfant de la classe, c'est Kévin). Le nom propre renvoie donc

à un référent unique contrairement au nom commun. Entrer dans l'écrit par l'écriture du prénom renforce donc l'idée que le nom renvoie à l'objet (ce qui n'est vrai ni à l'écrit ni à l'oral, mais je n'irai pas plus loin sur ce sujet) d'autant plus que s'il existe deux enfants au même prénom dans la classe, il y a des chances pour que l'orthographe en soit différente (Tibo, Thibo, Thibaud, Thibaut, Thibault, Tibaut ... Matthieu, Mathieu, Matieu etc.)

**Il faudra donc déconstruire l'idée que l'écrit renvoie à l'objet, plus précisément à un objet unique qu'il représenterait.**

Autre chose : les modes et les origines font que la plupart des enfants ont un prénom soit étranger, soit régional, soit inventé, soit doté d'une orthographe fantaisiste qui échappe à la correspondance graphophonologique du français. L'enfant ne peut donc pas repérer dans son prénom les correspondances graphophonologiques et encore moins l'existence d'occurrences orthographiques. Il se trouve privé du repérage implicite de la combinatoire et l'enseignant, pour sa part, a bien du mal à s'appuyer sur les prénoms pour mettre en évidence les sons de la langue et pour construire une progression.

**Il faudra donc plus tard déconstruire l'idée légitimement construite à partir de la reconnaissance du prénom que l'orthographe est aléatoire** (elle est certes complexe, mais elle répond à des règles et n'est pas diversifiée au point de recouvrir toutes les possibilités offertes par les langues et fantaisies qui se croisent dans les prénoms d'une classe).

Après avoir appris à reconnaître son prénom en petite section, en moyenne section l'enfant apprendra à l'écrire. Comme les lettres utilisées varient d'un prénom à l'autre, impossible d'envisager une leçon collective sur l'écriture du prénom. L'enfant va donc être pris à part pour écrire le sien. **Il est donc en droit de penser qu'écrire s'apprend mot après mot.** Comme la plupart du temps l'enfant n'a pas appris à écrire les lettres qui le composent, l'enseignant lui fera verbaliser le tracé, c'est-à-dire lui fera décrire la trajectoire suivie sur le papier par le crayon. Impossible donc de suivre en écrivant une quelconque correspondance graphophonologique qui évoquerait le contenu de l'écrit, impossible de penser ce qu'on écrit : on ne peut pas penser à la fois la trajectoire du crayon et le contenu de l'écrit. Pour se rendre compte de la tension que cela représente, il suffit de constater le nombre de personnes qui font des fautes d'orthographe dans leur propre nom en écrivant ainsi (expérience faite des quantités de fois en ateliers ou en conférences).

**Apprendre à écrire en verbalisant induit donc l'enfant en erreur sur la nature et le fonctionnement de la trace écrite.**

**Cela le prive aussi des automatismes qu'une méthode plus adaptée lui apprendrait pour libérer son esprit de la formation des lettres et lui permettre de penser ce qu'il écrit au fur et à mesure qu'il le fait.**

**Une autre chose, donc, à déconstruire pour que l'enfant puisse accéder à l'écrit de façon pertinente.**

Voilà donc le parcours de nombre d'enfants pour accéder à la compréhension du fonctionnement de l'écrit : on les conforte dans leurs erreurs naturelles et on les trompe. Et on leur demandera ensuite une solide confiance en eux, une confiance en l'école, et une envie d'aller à l'école pour ... apprendre, la finalité de l'école maternelle étant, selon les textes officiels, de réussir au cours préparatoire. Je ne suis pas persuadée que persister dans de telles pratiques soit propice à alléger la dégradation constante des performances de nos écoliers.

Il y a des moyens d'éviter ces déboires. J'en propose un en ce qui concerne l'apprentissage de l'écriture. Cela ne fera pas tout mais l'expérience montre que la réussite au CP est au rendez-vous. N'est-ce pas l'objectif institutionnel ? J'espère aussi qu'il offre d'autres ouvertures que la seule réussite scolaire.

La méthode que je propose se fonde sur une prise de conscience de la réalité de l'acte d'écriture, autrement dit, du fonctionnement de la trace écrite, autrement dit encore de ce que j'appelle *le geste d'écriture*, et non les gestes de l'écriture, ce qui serait réducteur. Pour moi, le geste d'écriture est en effet l'ensemble des processus qui vont de l'intention de prendre le stylo pour écrire jusqu'au moment où le scripteur (*c'est-à-dire la personne qui écrit*) couche sur le papier ce qu'il a en tête. Cette prise de conscience conduit à la mise en place des compétences de base permettant d'atteindre les objectifs qui donnent accès aux compétences nécessaires pour écrire :

- repérage du schéma corporel et repérage dans l'espace pour l'usage de la main appropriée et le sens de déroulement de la ligne d'écriture,
- mobilité des organes scripteurs pour la posture et le maniement du crayon,
- accès au contrôle visuel (accès que j'ai nommé gestion statique de l'espace graphique) pour vérifier au fur et à mesure l'organisation de l'écrit sur la feuille,
- mise en place des automatismes qui serviront à reconnaître et tracer les formes de base et dérivées constitutives des lettres, donc à écrire de façon automatisée (ce que j'ai nommé gestion dynamique de l'espace graphique).

Cette proposition permet d'apprendre, dès le début, à l'enfant ce qui, selon moi, est intrinsèquement, fondamentalement - et ce que n'aurait jamais dû cesser d'être - l'acte d'écriture, à savoir un acte de réflexion. Pour moi, devenir autonome à l'école maternelle va très au-delà d'une autonomie matérielle, l'objectif, s'il est effectivement de réussir le cours préparatoire, c'est aussi, et surtout de réfléchir, d'apprendre pour comprendre, de comprendre pour apprendre. **L'acte d'écriture ne devrait jamais, pas même au tout premier écrit - en moyenne section ou en grande section -, être dissocié d'une nécessité de réflexion sur ce qu'on veut écrire : avant d'écrire, je réfléchis.**

**Dans notre siècle qui s'annonce religieux selon la prédiction de Malraux, il me semble en effet indispensable de veiller à ce que la soumission intellectuelle qui fait des croyants, volontiers prompts à adhérer aux révélations, ne prenne pas la place d'une pensée libre qui fait des citoyens attentifs à réfléchir par eux-mêmes et à comprendre (et, pourquoi pas, libres aussi de croire).**

\*\*\*\*

Voilà, donc dans les grandes lignes ce que fut cette conférence. J'y ai développé un peu plus avant ma méthode et la différence entre l'objectif de l'enfant et celui de l'enseignant dans un apprentissage en transversalité. J'y ai exposé rapidement le métalangage qui sert à l'enfant à reconnaître les formes afin qu'il puisse, plus tard, convoquer immédiatement les gestes appropriés pour écrire ce qu'il veut. L'internaute en trouvera les éléments sur l'ensemble du présent site.

Danièle Dumont, décembre 2012